

39 - Deux personnes...

Souvenirs, souvenirs... (épisode 9)

Deux rencontres, aujourd'hui. Deux personnes...

La première était un appelé de ma section, de ceux dont on oublie justement comment ils s'appellent. Disons *Martin Junior* en hommage à mon paysan mayennais cerné par le Diable. Sauf l'accent chti à faire fondre un maroilles, je n'ai jamais su grand-chose de lui... C'est qu'il avait une bonne raison de s'épancher à minima, l'appelé anonyme : est-ce qu'il maîtrisait seulement cent mots ?

Son diable à lui avait pris soin de préserver son innocence.

Ce que je me rappelle en revanche (feu Chirac me comprendrait...) c'est avant tout *son odeur*.

Une odeur corporelle forte, tenace, qui imprégnait jusqu'à notre chambre encaustiquée le matin même... Ne me demande pas par quelle malédiction naturelle mais même frais douché il puait, mon Martin ! Les *nez experts* de chez L'Oréal et LVMH te certifieraient qu'il n'y a pas d'autre mot.

Et pourtant...

Chaque compagnie de combat disposant des mêmes armes, et chacun y ayant la sienne attitrée, j'étais chargé du fusil mitrailleur de ma section : la plus aveuglément tueuse des armes individuelles en temps de guerre mais aussi la plus encombrante, la plus lourde et la plus chiant à démonter, nettoyer nickel et remonter après usage... Moins un honneur de la porter, autant dire, que du comics en *live* garanti à chaque sortie.

Tu te vois, sans rire, pédaler dans la glaise du premier talus, tes dix kilos d'outillage dans une main, ton sac à dos qui t'entraîne en arrière et ton casque lourd, voilé d'un camouflage, pivotant au moindre coup de reins sur ton casque léger pour t'occulter la moitié du décor ?... C'est alors que ta main libre cherche désespérément le n'importe quoi où s'agripper qu'elle rencontrait, presque chaque fois, celle de Martin.

Pourquoi la sienne la première ?... La proximité j'imagine : il n'était ni grand ni fort et marchait souvent en trébuchant parmi les derniers de la file, juste devant moi. Peut-être aussi était-il pour cela plus à même d'appréhender la difficulté de l'obstacle et se doutait-il que je ne le franchirais jamais seul. Peut-être encore ne traînait-il à l'arrière que pour ça...

Qui sait, quoi qu'il en soit, si ce n'est pas de n'avoir jamais eu besoin de l'appeler à l'aide que j'ai oublié son nom ?...

Le soir, quand il avait fini lui-même d'astiquer son arme plus légère, il tournait autour de mon lit où s'étalait le puzzle du FM. Ça se voyait à ses yeux de chien battu et à son sourire - que belle-maman n'aurait pas jugé *joli* : il brûlait de participer. Par fierté j'ai toujours dit non, l'un des rares *non* que je regrette...

Mon souvenir de lui le plus marquant est celui de nos grandes manœuvres dans la Hardt. Les *grandes manœuvres*, ça consistait à jouer à la guerre plusieurs jours et nuits d'affilée loin de la caserne dans les conditions jugées les plus adéquates : terrain plus que fangeux, froid et neige tant qu'à faire... Nous avions tous dans notre équipement de quoi monter une moitié de tente basique où s'abriter le soir, transis moulus par nos prouesses diurnes, à charge de nous trouver dans le noir un compagnon de couchage disposant d'une autre moitié - peu importe lequel a priori...

Martin, manifestement, ne voulait que moi.

Pas besoin de le chercher longtemps mon complément de tente : à peine l'ordre de dispersion était-il donné, je l'apercevais à quelques mètres en train de déplier sa part de toile et d'aligner ses piquets. Même que ça m'agaçait plus qu'un peu, au début, mais quand on se les gèle et qu'on a à peine la force de mettre un pied devant l'autre...

J'ai dit *au début*... Parce qu'à la fin, j'aurais inventé n'importe quelle excuse pour ne pas lui faire faux bond, à mon Martin. Tu sais pourquoi ?
Une fois la tente montée sans un mot, la ration engouffrée avec la même grimace et le dé à coudre de gnole sifflé sans respirer, nous nous allongions sans ôter nos vêtements, pourtant trempés de sueur, et nous serrions l'un contre l'autre jusqu'à enfin cesser de trembler de froid. Et là, avant de bientôt s'endormir d'une seule masse, comment y croire ?
On était juste *trop* bien, comme disent les enfants.
Alors son odeur... Quelle odeur ?
Oserai-je associer à ces instants-là ce que les vrais libéraux n'évoquent jamais que pour en sourire tant c'est peu comptable, tant ils auraient de mal à juste formuler l'idée collective qu'ils s'en font, tant surtout il leur semblerait aussi neuneu que *so romantique* d'en faire l'objectif N°1 de la société dont ils procèdent : le gros mot de *bonheur* ?
Un évènement dont je te parlerai un autre jour allait pourtant me séparer de Martin Junior. Tu me diras - (C) me l'a reproché la première - que je n'ai pas cherché non plus à le revoir, c'est vrai.
Par paresse, par lâcheté... c'est la vie ! la vraie, comme on dit.
Qui sait ? toi qui crois aux miracles et à la bonne volonté des ambitieux qui se sont surtout voulus jusqu'ici les maîtres du monde... peut-être lui auront-ils permis autant qu'à ton ami boulanger de brillamment y *réussir* - comme ils disent...

Ma deuxième personne sera l'adjudant L.

Adjudant, pour mémoire, est le plus haut grade de sous-officier (après adjudant-chef, il va de soi). Pour la plupart sortis du rang, les sous-offs que j'ai connus au 8^{ème} RI devaient leurs galons à leurs états de service en Algérie. Autant dire qu'ils avaient peu de chances, la paix revenue, de jamais accéder aux premiers grades d'officiers, quasi réservés aux diplômés des Grandes Ecoles.

La bourgeoisie laborieuse du régiment, en somme, qu'une douve de privilèges culturels séparera toujours du premier petit noble : peu d'entre eux rêvaient encore, en 69, de faire carrière dans l'armée.

L'adjudant C par exemple, mon âme simple de chef direct (« *La baise, mon p'tit Lahougue ! La baise !... Quoi d'autre ?...* »), devait prendre à 38 ans sa retraite à taux plein comme l'y autorisait son régime très spécial. Comme l'y autorisait non moins la cote de confiance accordée aux ex-militaires, il avait même d'ores et déjà retrouvé un job de commercial dans le privé.

L, lui, était d'une toute autre trempe.

Tu as vu le film de Tavernier *Capitaine Conan*, d'après Vercel ? Même physiquement il ressemblait à Philippe Torreton, détenteur du rôle. Comme Conan et comme le général Massu* - le seul haut gradé auquel il vouât un véritable culte - l'adjudant L était plutôt, dirons-nous, de la race des guerriers...

Tout, de fait, m'aurait opposé à lui si ce n'est cette impertinence, rare en caserne, de plutôt moins respecter ses jeunes supérieurs que ses subordonnés - à commencer par ses harkis, pourtant méprisés à Landau par à peu près tout le monde...

L aimait en tout cas discuter avec moi, dont il comprenait mal la présence dans un RI autant que ce qu'il appelait « *les idées* ». L'expérience algérienne l'ayant manifestement rangé parmi ceux « *à qui on ne fait plus le coup des bonnes causes* », j'étais de mon côté assez curieux des siennes.

Il faut croire que les contraires s'attirent d'autant plus qu'ils sont un mystère l'un pour l'autre...

Que la vie de garnison l'emmerde à mort, mon baroudeur, ça je pouvais concevoir... Qu'il se porte régulièrement volontaire pour participer à tel ou tel conflit post-colonial où les obscurs

intérêts de Françafrique se trouvaient engagés, passe encore... Qu'il rage non moins régulièrement d'en être exclu sur la raison qu'il avait femme et gosses, d'accord !... Mais son total désintérêt pour les tenants et aboutissants de ce qu'il aurait été censé y défendre, ça oui, j'avais du mal !

Jamais je n'ai connu personne à ce point désireux disons : *de se battre pour se battre*, au sens quasi exact où je revendiquerais plus tard moi-même de pratiquer *l'Art pour l'Art : pour vivre et partager* (rappelle-toi : c'est texto dans ma lettre à Maffesoli) *les émotions spécifiques que seul l'art peut nous procurer...*

L'Art et la guerre, même combat !... Un comble, non ?

Sauf que c'était quoi, son « *émotion spécifique* » de la castagne, à mon juteux ? Quelle diablesse de jouissance pouvait-il en attendre qui fût à ce point détachée de tout autre enjeu et même d'aucune victoire ?

L'Honneur avec une grande H ? le dépassement de soi ? il en rigolait plutôt... Les primes, les médailles, les faits d'armes dont on se glorifie autour du barbecue : ce n'était pas le genre...

Alors quoi ?

- Ne me dites pas, mon adjudant, que vous aimez tuer !...

Haussement d'épaules : évidemment non ! Ce n'était pas ça...

J'évitais le sujet tant je craignais qu'il ait pratiqué la chose, mais je doute que ç'ait été non plus le pur plaisir d'expérimenter la gégène sur le fellah ou de violer sa petite famille...

- L'adrénaline alors ?...

Pas plus qu'on n'aspire à la peur pour la peur !... Il aimait la vie, l'adjudant L, et risquer sa peau lui foutait la trouille - il l'admettait - autant qu'à n'importe qui...

- Se sentir exister, peut-être ?... Et d'autant plus qu'on la risque, sa peau ...

Oui, sûrement, mais pas que...

Un jour où je lui relatais sans enthousiasme excessif mes impressions de grandes manœuvres et mes nuitées réparatrices avec Martin, je le vois encore me regarder droit dans les yeux, le doigt pointé vers moi :

- C'est ça, mon pote... C'est exactement ça !...

C'était « *ça* » qui le motivait à l'en croire - et je le crois - mon capitaine Conan !

Ça en plus fort !...

Peu importe la cause défendue, peu importe le but, peu importe de devoir y tuer, violer ou torturer, peu importent l'odeur, la couleur ou l'étendard des potes, peu importe même de ne parler qu'à peine leur langue... *Ça* ? c'était l'espèce d'orgasme de connivence qu'on éprouve à se découvrir vivants parmi les hommes, parmi *ses* hommes, après la pire des merdes vécue ensemble - et qui n'a pas besoin de mots pour s'exprimer.

Lui non plus, je ne sais pas ce qu'il est devenu.

(à suivre...)

* Connu tant pour sa légitimation de la torture en temps de guerre que pour son hostilité à l'autodétermination algérienne, mais resté fidèle à la république gaullienne lors du putsch des généraux, Massu commandait en 69 les Forces Françaises en Allemagne. Brute pragmatique pour les uns, auquel les autres accorderont du moins la franchise d'avoir dénoncé l'hypocrisie des guerres propres... L'incarnation, surtout, du dilemme *so* cornélien entre honneur et devoir du guerrier pur et dur dès lors que l'arbitrage politique le convie à trahir ses propres engagements...